

Quand les Américains modernes parlent de Christianisme, nous sommes hantés par le souvenir du fanatisme Puritain, et nous nous trompons. Ils entendent par là d'ordinaire un assez petit nombre de principes essentiels qu'il faut *take like granted...* « admettre comme donnés ». C'est leur expression habituelle quand on les interroge sur leur enseignement moral ou religieux. Leur réalisme foncier leur fait juger inutiles les discussions qui mettent en jeu ces postulats premiers. C'est dans cette mesure-là qu'ils sont naturellement Chrétiens, si l'on peut dire. Mais une fois ces doctrines admises, leur tolérance est infinie. Je relève par exemple, dans la liste des confessions représentées à Wellesley, seize sectes différentes. Il y a là des *Congregationalistes*, des *Presbytériennes*, des *Baptistes*, des *Méthodistes*, des *Unitariennes*, des *Réformées*, des *Amies*, des *Luthériennes*, des *Universalistes* et jusqu'à des *Swedenborgiennes*. Cette diversité des croyances suffit à montrer dans quel esprit le programme mystique de M. Durant s'est développé. Une des personnes qui enseignent dans le collège a écrit : « Ce que nous voudrions supprimer de ce monde, c'est la femme frivole et c'est la femme ascétique. » Visitant ce collège vous-même et contrôlant cette visite par la lecture des programmes et par des conversations, vous reconnaissez que tout y est aménagé en vue de ce double résultat : façonner des intelligences de jeunes filles qui aient une solidité d'instruction égale à celle des jeunes

hommes de Harvard ou de Yale, d'une part, et de l'autre dresser ces mêmes jeunes filles à toutes les habitudes de confortable propres à la classe aisée de leur pays. Si la vie religieuse se cache par-dessous ce libre régime, c'est à la façon d'un régulateur dans une machine. Vous entrez dans le bâtiment principal. Vous vous trouvez dans un *hall* pareil, avec ses plantes vertes, ses gravures, ses statues, ses meubles laqués, à l'intérieur d'un de ces somptueux hôtels de New-York où des familles entières passent des saisons pendant des années. Vous gravissez l'escalier de bois, lambrissé comme celui d'un club. Le long des corridors garnis eux aussi de tableaux, de statues et de plantes, s'ouvrent les appartements des élèves. Elles vivent, comme les étudiants de Harvard, à deux généralement. Elles ont deux petites chambres à coucher et un salon commun qui ne diffère en rien du salon habituel à toute Américaine un peu raffinée : des photographies, des fleurs, des meubles de bois clair, des canapés imprimés d'arabesques pâles, parent d'élégance ces coquettes cellules, dont les habitantes n'ont d'ailleurs rien de monacal. Elles se prient sans cesse les unes les autres à prendre le thé. Elles prient des jeunes gens. Chaque samedi soir, le gymnase cesse d'être un club d'athlétisme pour se transformer en une salle de bal où elles invitent leurs amis de Boston et de Cambridge, comme si elles habitaient chez leurs parents. Elles vont et elles viennent dans la maison, hors de la maison, sans rendre compte de

leur conduite. Celles-ci sont en train de ramer sur le lac, celles-là de monter à cheval, celles-là de conduire. D'autres ont pris le train et se sont rendues à Boston, toutes seules. Elles ont seulement dit qu'elles allaient à la ville. Aucune surveillance ne les accompagne durant leur absence. Aucune interrogation ne les accueille à leur retour. Puisqu'elles doivent, une fois rentrées dans la vie, être des *individus*, capables de se suffire et de se défendre, il faut qu'elles le soient dans l'éducation. Et puis la plus équitable des lois, celle qui punit le séducteur à l'égal du faussaire ou du voleur, les défendrait assez quand bien même leur caractère et celui des hommes qu'elles rencontrent ne suffiraient pas. Au moment même où je dessine ce crayonnage de la plus originale des Universités, les journaux sont remplis des détails d'un procès intenté par une jeune fille à l'un des politiciens les plus respectés des Etats-Unis. Il semble bien que la jeune fille ait été, avant de rencontrer cet homme, d'une moralité très douteuse. Il semble bien aussi que le politicien ait été plus provoqué que provocateur. N'importe. Il y avait une chance pour que cette fille fût sage. Il n'en a pas tenu compte. Il est du coup tombé dans un tel mépris public que ses amis se détournent quand il passe auprès d'eux dans le Congrès, sans compter qu'il va être condamné à une de ces indemnités formidables dont les tribunaux Anglo-Saxons frappent habituellement deux crimes : la séduction et la diffamation. Ce code Draconien nous paraît en

France imprégné de Pharisaïsme. Nous jugeons aussi qu'il doit donner lieu à de détestables abus de chantage. La valeur des lois se mesure à leur application, et les pays où celles-ci fonctionnent sont certainement ceux où la personnalité féminine se développe avec le plus d'énergie et le plus de bonheur. A coup sûr il y a là un progrès sur les contrées comme la nôtre, où les rapports des sexes entre eux sont encore si barbaquement inégaux qu'entre la femme séduite et le séducteur, c'est la femme qui est déshonorée, et où la recherche de la paternité demeure interdite. Nous aurons changé plusieurs fois de régime avant d'avoir, sur ce point comme sur tant d'autres, osé une de ces révolutions des mœurs aussi fécondes, aussi intelligentes, aussi saines que nos révolutions politiques ou sociales ont été vaines, imbéciles et criminelles.

Les étudiantes dont la jeune grâce s'encadre dans ce gracieux et confortable Wellesley se trouvent-elles assez égalées aux hommes et assez protégées? Sont-elles heureuses de leur sort, ou soupirent-elles après une liberté plus grande encore? A coup sûr, si elles veulent critiquer le système auquel on les soumet, l'habitude des débats publics le leur permet, et aussi la qualité de leur instruction. Rien de plus curieux que le contraste entre la sévérité des cours et la coquetterie de ces palais ou de ces cottages dressés au bord de ce petit lac, dans cet admirable parc. L'examen d'admission comporte des connaissances approfondies sur la littérature Anglaise, sur l'histoire et sur la

géographie, sur les mathématiques, sur le Latin, sur le Grec, et sur une des deux grandes langues vivantes en dehors de l'Anglais : le Français ou l'Allemand. Il n'y a pas de limite d'âge pour affronter cet examen, en sorte que des élèves de seize ans entrent au collège en même temps que d'autres beaucoup plus avancées dans la vie. On me cite l'exemple d'une étudiante de soixante ans, déjà grand'mère, qui vint se présenter et qui fut reçue. Les jeunes filles ne trouvèrent pas extraordinaire d'avoir une camarade de cet âge, dans ce pays des indéfinis recommencements. Il n'y a non plus aucun principe exclusif dans le recrutement. Les étudiantes peuvent être riches ou pauvres, filles de parents millionnaires ou de parents très humbles. Pourvu qu'elles soient moralement honorables, personne ne s'inquiète des procédés par lesquels elles s'acquittent des trois cent cinquante dollars par an — dix-huit cent vingt francs à peu près — que représente la pension. Il arrive souvent qu'une jeune fille, toute préparée pour l'examen, s'établit caissière ou vendeuse dans une boutique, secrétaire d'hôtel ou copiste, pour parfaire cette somme. D'autres rendent à leurs camarades des services de couturière ou de modiste, font les chambres, se chargent des commissions. Ici, comme à Harvard, ce travail d'à côté n'est pas seulement toléré, il est estimé. Il constitue un enseignement d'égalité donné par celles qui s'y livrent à celles qui peuvent s'en exempter et qui cependant doivent traiter leurs compagnes moins fortunées avec la

même politesse, la même sympathie. D'ailleurs, après un voyage très bref aux Etats-Unis, on ne s'étonne plus devant les conséquences qu'entraîne avec elle l'idée démocratique, constamment, infatigablement appliquée. Parmi les faits significatifs que me rapporte l'ancien *cowboy* dont j'ai transcrit la confession, j'ai négligé de noter celui-ci : un de ses amis et lui avaient pris une cuisinière durant un séjour dans une ville de l'Ouest. Cette femme exigea par contrat qu'elle pût avoir à elle, une fois par semaine, le salon des maîtres pour y recevoir ses invités. Un simple petit fait de ce genre prouve combien la besogne mercenaire laisse intact le sentiment de l'orgueil individuel chez ceux qui la subissent, même quand ils sont d'extraction et d'éducation réellement inférieures, à plus forte raison quand cette infériorité n'existe pas. On s'étonne en revanche que ces jeunes filles de Wellesley puissent trouver dans leur journée de quoi suffire à un supplément de besogne, tant les cours sont surchargés de matières, et tant ils abondent. Voici par exemple les lectures Grecques qu'une élève de première année doit avoir faites pour pouvoir passer parmi les *sophomores* : de Lysias des discours choisis, de Platon l'*Apologie* et le *Criton*, cinq cents vers de l'*Odyssée* d'Homère. En Latin, elle a dû étudier : de Cicéron la *Correspondance*, de Tacite la *Germanie* et l'*Agri-cola*, un ou deux livres des vers d'Horace; en Allemand, l'histoire générale de la littérature, le premier *Faust*, les drames de Schiller; en Fran-

çais, *le Cid*, *Horace*, *Andromaque*, *le Misanthrope*, *l'Avare*; et parmi les ouvrages modernes, *l'Abbé Constantin*. Pour ce qui regarde la philosophie, je ne saurais résister à traduire de mon mieux ces quelques lignes d'un programme de cours : « Types divers d'Ethique. Investigation psychologique sur les lois de l'esprit humain considérées comme des bases toutes prêtes pour les théories qui se proposent d'établir une morale expérimentale. Etude de la doctrine de l'évolution en tant qu'elle rend compte des motifs de conduite individuelle et aussi l'histoire des institutions sociales et civiles. Types des différentes Ethiques vérifiées dans les phases de conduite morale, telles que les révèlent les littératures et les arts (1). » Considérez que ce travail des cours a pour complément ce qu'il faut bien appeler le travail des clubs. Toutes les étudiantes font partie d'un cercle, soit de musique, comme le *Beethoven*, soit de littérature comme le *Shakespeare*, le *Phi Sigma*, le *Zeta Alpha*, soit de politique, comme l'*Agora*, soit de peinture et de sculpture comme l'*Art Society*. Enfin presque toutes s'adonnent aux exercices physiques compris à l'Américaine, c'est-à-dire comme un *training*, un entraînement mathématique et raisonné. Dans le dernier rapport de la présidente, je relève six ta-

(1) « Types of Ethical Theory. Psychological investigation of the laws of human mind as propoedeutic basis for theories to account for moral experience and justify ethical methods; the doctrine of evolution applied to account for the modes of individual conduct and the history of social and civil institution and customs... etc. »

bleaux d'un ordre étrange. Ils étalent dans toute son ingénuité le prodigieux esprit de réalisme dont ce collège, en apparence si paradoxal, est animé. Le premier s'intitule : « Tour de poitrine, — *girth of chest* ». C'est une série de lignes comparatives qui montre le développement moyen de la poitrine obtenu par vingt étudiantes, prises au hasard, après cinq mois de cet entraînement, dans le gymnase et sur la rivière. De trente et un pouces, ces jeunes athlètes ont passé à trente-trois. Deux lignes égales rendent comme concret, en regard, l'arrêt de développement chez celles qui n'ont pas travaillé de leur corps. Le second tableau donne un schéma analogue pour la capacité des poumons, le troisième pour la force des bras, le quatrième pour la force du dos, le cinquième pour la profondeur de la poitrine, le sixième pour la largeur des épaules. Au premier moment, cette façon de traiter des physiologies de jeunes filles comme les entraîneurs traitent leurs chevaux, vous paraît insensée. Puis vous réfléchissez. Ces jeunes filles, venues ici pour s'instruire, sont aussi destinées, pour la plupart, au mariage, et, comme telles, à la maternité. Il est donc utile qu'elles soient aussi peu atteintes que possible par le surmenage cérébral, et que leur animalité demeure entière, malgré l'effort intellectuel. Etant donné ce but, les Américaines emploient le moyen efficace, tout simplement, tout tranquillement. Il resterait à établir une statistique du poids des enfants auxquels ces jeunes Wellesleyennes, une fois

mariées, donneront naissance. J'entends d'ici une des doctresses qui ont dressé ces instructifs tableaux me répondre : « Pourquoi pas ? »

... Entre une université de femmes comme Wellesley et une Académie militaire comme Westpoint, il devrait, semble-t-il, y avoir la même différence que chez nous entre le couvent du Sacré-Cœur, par exemple, et l'école de Saint-Cyr. Les Américains ont justement pensé le contraire. Habités à ne pas se payer de mots, mais à voir les choses telles qu'elles sont, ils se sont dit : — l'indépendance est, dans le monde, la condition de la vie féminine; les collèges de jeunes filles doivent donc habituer leurs pensionnaires à la pratique de cette indépendance. Inversement la discipline étant la condition essentielle de la vie militaire, une école d'officiers leur a paru devoir être maintenue avec une sévérité très stricte. — C'est ainsi que les cadets de Westpoint n'ont droit qu'à un mois de congé sur leurs quatre années d'études. C'est ainsi que la liste des méfaits (*offenses*) susceptibles d'être punis par de mauvais points, est aussi méticuleuse que la liste des punitions est large et libérale à Harvard ou à Wellesley. Il n'y en a pas moins de huit catégories : douze de première reçoivent dix mauvais points chacun, quarante de deuxième en reçoivent sept, soixante-seize de troisième en reçoivent cinq, cent cinq de

quatrième en reçoivent quatre, et ainsi de suite jusqu'à quarante-trois méfaits de huitième catégorie qui reçoivent chacun un mauvais point. Cet apparent illogisme d'un système qui emprisonne de futurs soldats dans une réglementation presque enfantine, au lieu qu'il laisse à de futures mères de famille une latitude illimitée, est en réalité une logique. Si vous voulez tracer en imagination le portrait idéal d'un officier dans une armée démocratique, vous trouverez que les Américains ont reconnu et déterminé et appliqué avec un bon sens incomparable les lois de formation de ce personnage si anormal au milieu d'une république essentiellement pacifique et commerciale.

Et d'abord, il faut que cet officier soit profondément, intimement attaché à la démocratie, et il faut que le corps entier soit, lui aussi, pénétré d'esprit démocratique. De nombreux exemples sont là pour prouver qu'une armée, nombreuse ou peu nombreuse, a toujours une tendance à s'isoler dans les pays, à se détacher de la nation, à s'y faire élite, — et la possibilité du despotisme militaire est toujours au terme. Les Américains ont prévu ce danger. Ils y ont paré d'avance par un recrutement de leur école militaire si singulier, qu'au premier abord il déconcerte le sens commun. C'est à la réflexion que l'on en apprécie la sagesse. Ils ont commencé par supprimer de Westpoint tout concours d'admission. Chaque circonscription électorale qui nomme un député a droit

à une place de cadet. C'est au député qu'il appartient de désigner le candidat, que le ministre de la guerre nomme sur cette présentation. Il faut ajouter dix places, dites *at large*, que le président des Etats-Unis remplit à sa guise. Il les réserve d'ordinaire à des fils de marins ou de militaires. Sur cette liste de candidats un examen d'entrée, ou plutôt de contrôle, exerce une espèce d'épuration. Est-il besoin d'ajouter que la politique dirige presque uniquement le choix des députés? Vainement essayent-ils de s'y soustraire, en mettant, par exemple, au concours, la place de candidat dont ils disposent. En fait, un tiers des places demeure inoccupé, par suite de la faiblesse des jeunes gens qu'ils présentent. La personne de qui je tiens ces détails et ceux qui vont suivre, un des officiers les plus remarquables de notre armée, s'étonnait, en visitant Westpoint, d'une pareille anomalie, si évidemment funeste au bien du service : — « Il y a à cela deux avantages, » lui fut-il répondu. « En premier lieu, ce recrutement correspond à l'esprit d'égalité qui fait le fond même de notre démocratie : chaque district du pays participant aux charges, il est juste qu'il participe aux bénéfices. Supposons l'entrée de Westpoint mise au concours. Les candidats venus de la Nouvelle-Angleterre l'emporteront nécessairement sur les candidats venus des Etats du Sud et de l'Ouest, où le niveau du développement est plus faible. En second lieu, le procédé actuel va chercher dans les bas-fonds du peuple, quand ce

ne serait que par réclame électorale, des garçons qui, sans cela, demeureraient privés d'instruction. C'est une manière, entre mille autres, d'appeler les plus pauvres aux mêmes facilités de culture que les plus riches. » Et la statistique des professions exercées par les parents des élèves atteste que ce système a réussi : on compte, depuis la fondation, huit cent vingt-sept fils de fermiers ou planteurs, quatre cent quatre-vingt-quinze fils de marchands, quatre cent cinquante-cinq d'hommes de loi, deux cent soixante et onze de médecins, deux cent quarante-six d'officiers seulement, puis des fils de parents de tous métiers : de bouchers, de cabaretiers, de valets de chambre, de détectives, de blanchisseurs. Il y a beaucoup de chances pour qu'une armée commandée par des chefs issus du peuple à ce degré ne devienne pas une troupe de prétoriens, beaucoup de chances aussi pour que ces officiers, ainsi aidés par la république dans la lutte pour la vie, demeurent reconnaissants à la Constitution. Le serment écrit qu'ils prêtent à l'entrée, celui de servir le Pouvoir Fédéral de préférence à leur Etat d'origine, sans doute en prévision d'une nouvelle guerre comme celle du Nord et du Sud, ne leur coûterait pas à tenir. Les Etats-Unis ont trop fait pour eux.

Ce recrutement démocratique n'était cependant pas sans offrir son péril. Si l'officier aristocrate est redoutable pour la liberté, l'officier sans éducation est plus redoutable à l'armée. Il la détruit et la dissout par sa seule existence, du moins en temps

de paix, et quand il n'est pas mis à même de s'assurer le prestige de la valeur personnelle. Les Américains ont bien compris cette difficulté d'origine, si l'on peut dire, et ils n'ont point passé outre. Leur amour-propre est trop vivace pour qu'ils acceptent, sans essayer d'y remédier, une infériorité trop évidente, et ils y ont remédié, toujours d'après leur méthode habituelle, qui est d'accepter les faits. Quelle est la plus forte des influences qui pousse un jeune homme un peu rude à se dominer, à s'éduquer dans le sens du raffinement? C'est l'influence féminine. Ils se sont donc demandé par quel procédé ils pourraient faire pénétrer la femme dans l'existence des cadets, et ils ont imaginé de construire un hôtel aux portes de l'Ecole, dans cet admirable paysage que forment l'Hudson et les montagnes, — le fleuve en train de rouler son eau profonde au pied du plateau sur lequel est Westpoint et qu'il contourne presque à angle droit, les montagnes étageant par derrière leurs pentes couvertes de sauvages forêts, avec les vastes plaines à l'horizon où dort Albany. Tout naturellement la beauté du site, le confort de l'établissement, la facilité d'accès, la pureté de l'air attirent beaucoup de visiteurs et de visiteuses, dont la principale distraction est de regarder les cadets faire l'exercice et d'assister aux fêtes qu'ils donnent. Vous arrivez. Le son d'une musique militaire vous attire sur l'esplanade. Ce sont les jeunes élèves de Westpoint qui exécutent une manœuvre dans leur élégant uniforme d'un

gris clair à triple rang de boutons d'or. Ils vont et ils viennent, avec un parterre de dames pour suivre ces allées et venues, et dans l'intervalle de la manœuvre vous les voyez qui se détachent des rangs pour saluer celles qu'ils connaissent. Les pelouses de gazon ombragées d'arbres et égayées de fleurs où se déploie cette parade, militaire et mondaine, achèvent de donner à cette scène la physionomie d'une *garden-party* d'un ordre unique. Ces mêmes dames qui en font la grâce, se retrouveront ce soir ou demain au petit bal que les cadets organisent, trois fois la semaine l'été et deux fois l'hiver. Le remarquable observateur que j'ai déjà cité, et dont je regrette que sa situation officielle m'empêche de le remercier ici en le nommant, décrivait ainsi un de ces bals : « Une invitation était adressée à tous les étrangers de passage à l'hôtel. Je n'eus garde d'y manquer. La fête dura deux heures, de huit à dix. Je me tenais dans l'embrasure de la porte d'entrée, et, grâce à mon incognito, j'entendais les conversations des cadets qui venaient prendre le frais, sans que personne fit attention à moi. Aucune parole grivoise ne fut prononcée. Les cadets se présentaient les uns les autres aux jeunes filles. Quand l'une d'elles ne dansait pas, un des commissaires portant la ceinture rouge de service venait chercher un cadet inoccupé et le lui amenait. De temps à autre un cadet et une jeune fille sortaient du *hall*. Ils se promenaient dans l'obscurité pendant une dizaine de minutes. Cela semblait naturel et personne ne

souriait. Tout se passait avec aisance et dignité...

Le respect de la femme et l'affinement à travers ce respect, voilà donc le moyen que les Américains ont hardiment employé pour faire de ces jeunes gens recrutés au hasard les *gentlemen* que doivent être des officiers. Pour ce qui regarde l'instruction technique, ils ont adopté leur procédé favori, qui consiste à mettre l'esprit en contact direct avec l'objet. Aussi ont-ils réduit à son minimum l'enseignement théorique. Pendant trois ans sur quatre, il n'y a pas un seul cours de ce genre. Chaque élève reçoit en septembre, époque où commence l'année scolaire, des brochures qui contiennent les matières qu'il doit étudier. Il prépare ces matières de son côté, puis un instructeur l'interroge. Les élèves sont huit ou dix dans une salle, guidés par un maître qui les connaît tous, qui les suit de semaine en semaine. L'exercice fait régulièrement, chaque soir, complète le travail abstrait de la journée, en contraignant les jeunes gens d'appliquer ce qu'ils ont étudié. Aussitôt qu'arrive la belle saison, c'est-à-dire depuis les premiers jours de juin jusqu'aux premiers jours de septembre, cet enseignement abstrait est même supprimé. Les cadets sont campés. C'est une leçon de choses de plus de trois mois qu'ils reçoivent en plein air et dans des conditions aussi analogues que possible à la guerre véritable. Sur leurs quatre ans de Westpoint, ils en ont donc passé une tout entière comme dans un régiment, mais un régiment sans promiscuité, sans camaraderie dangereuse, sans tracasserie de dis-

cipline. Avec beaucoup de sagesse, on a supprimé de Westpoint l'adjudant, qui n'est jamais pour ce futur officier qu'un demi-supérieur. Ce sont des cadets gradés ou de véritables officiers qui commandent. Leur largeur d'autorité comporte plus de rigueur à la fois et moins de minutie. Aussi, et quoique le code des méfaits soit, comme on a vu, poussé jusqu'au plus extrême détail, les punitions sont rares. Un petit détail traduit bien l'origine Anglo-Saxonne de la Société Américaine : les deux fautes considérées comme les plus graves et qui amènent toujours l'expulsion de l'élève, sont le mensonge et l'ivrognerie. Le tabac n'est pas autorisé, ni le jeu. Le repos du dimanche est obligatoire, et l'assistance au service religieux, à moins que l'élève ne formule par écrit une déclaration de libre-pensée, contresignée de ses parents. Encore doit-il la justifier par des raisons. Visiblement, le souvenir de la première ardeur Puritaine se retrouve là, comme aussi cet appel à la conscience qui est la noblesse de l'éducation si pratique de ce pays. Tout Américain de vraie souche Américaine, comme tout Anglais de vraie souche Anglaise, porte écrits, dans le plus intime de lui-même, les admirables vers que le plus national des poètes a mis sur les lèvres du vieux Polonius quittant son fils Laertes :

*« This above all, to thine ownself be true,
And, it must follow as the night the day,
Thou canst not then be false to any man... »*

« Cela d'abord : envers toi-même sois vrai, —

Et ceci suivra, comme la nuit suit le jour, — Tu ne pourras être faux envers aucun homme. »

Quand il s'agit d'une de ces machines à former une certaine espèce d'hommes qu'est une école spéciale, le résultat mesure la valeur de la méthode. Avec son recrutement étrangement disparate, avec son éducation si particulière, avec son enseignement qui paraîtrait terre à terre à un élève d'un de nos lycées, Westpoint façonne, au dire des meilleurs juges, un corps excellent d'élèves-officiers. Quelle que soit l'arme choisie, le jeune homme passe, en effet, à la sortie de là, par une école d'application. Il y arrive vigoureux et équilibré, entraîné aux exercices du corps par le gymnase, l'escrime, le cheval et surtout par les campements en plein air, bien préparé à recevoir une instruction supérieure, grâce à l'apprentissage positif auquel il a été dressé. On ne lui a rien enseigné qu'il n'ait compris. Au lieu d'en faire, comme dans certaines hautes écoles militaires, un savant à qui l'on demandera de redescendre ensuite aux détails pratiques de l'artillerie et du génie, on en a fait un manieur de canons et un ouvrier de terrassement qui deviendra un savant plus tard, s'il en a le goût et les aptitudes, ce qui est d'ailleurs peu probable. En revanche, si les Etats-Unis avaient besoin de s'organiser à nouveau en une immense armée improvisée, comme il y a trente-cinq ans, ils trouveraient dans les anciens élèves de cette académie, si démocratique et si vi-

vante, précisément le corps d'officiers dont ils auraient besoin pour mettre la machine en mouvement. Le patriotisme Américain possède un de ses centres là, dans ce collège, le seul du pays qui travaille au rebours de la décentralisation universelle et dans le sens de la profonde unité fédérale. Ce déplacement de but et de méthode, en même temps qu'il démontre une fois de plus l'adaptabilité Américaine, atteste aussi à quel degré ces grands réalistes sont exempts du mal de la doctrine si pernicious aux contrées de tradition Romaine, combien ils répugnent à la servitude des idées toutes faites. Ici encore, vous retrouvez le grand trait de la physionomie nationale, cette volonté agissante qui se comporte vis-à-vis du monde social comme elle se comporte vis-à-vis du monde physique, en constatant et en osant. C'est le rythme nécessaire de toute résolution effective : la lucidité exacte du coup d'œil sur les conditions données, leur acceptation, puis leur ajustage en vue d'un projet non moins lucide. Qu'il s'agisse d'une banque, d'un pont, d'un chemin de fer ou d'une école, l'énergie Américaine procède toujours de même. Le succès obtenu prouve que le procédé est excellent.

C'est dans ce mot de *lucidité* que se résume cette courte requête qui ne peut, évidemment, être généralisée qu'avec des réserves. Lucidité du but, lucidité du moyen, — il est bien probable que